

## **L'écrivain dans son miroir**

L'œuvre de Giono est un miroir qu'il se tend pour surprendre son image. Il y voit un écrivain, un grand écrivain. Le style, l'imaginaire, la puissance, tous les outils, absolument tous, sont au rendez-vous de la création.

Il lui suffit de monter dans sa soupenne, de se mettre à sa table, la planche à lessive de sa mère, de prendre un simple porte-plume et de tremper la plume Sergent-major dans l'encrier. Les mots se mettent en phrases, les phrases en pages, les pages en chapitres, les chapitres en livres. Le rythme, la régularité de son écriture l'attestent. Il n'y a pas de crise, de doute, de manque, d'impatience. Il n'y a pas de blancs. La création se déroule calmement, implacablement. Comble de la puissance, il peut, lui, l'écrivain, abandonner son texte en pleine phrase, une nuit, un jour, une semaine, et retrouver l'inspiration là où il l'a laissée. La création reprend, sans angoisse et sans peur. Il suffit, se vante-t-il, d'un coup d'œil par la fenêtre, sur les toits de Manosque, d'un objet, d'une couverture, d'un livre qui attirent son regard, et la machine à créer repart...

Giono dans le miroir de l'œuvre prend la pose. Il se trouve si bien en écrivain qu'il multiplie les textes sur le bonheur d'écrire. Il se donne à voir aux pékins de passage qui viennent admirer le chanteur de la Provence, comme aux esprits fins qui soupçonnent ce qu'il y a d'universel et de mythologique dans son provincialisme de surface. Mais c'est pour les « professeurs », qui voudraient comprendre le mécanisme de la création, qu'il compose l'image la plus mystérieuse.

Comment faites-vous, Monsieur Giono ? Il invente, voilà tout, il n'arrête pas d'inventer. Lui, l'autodidacte, crée ; le savant, qui l'interroge, besogne. Depuis

l'olympes du roman, Giono le regarde gravir, lourdement chargé de sa science, la pente vertigineuse qui les sépare, comme il regardait certains visiteurs gravir les escaliers raides qui les conduisaient à son minuscule bureau. Il est là-haut, l'autre est obligé de lever la tête.

Ce sont les romanciers qui ont le mieux compris Giono. Je ne parle pas de quelques égarés qui imaginent imiter le maître en plantant des paysans dans la montagne de Lure, en cachant un cadavre et en distribuant *larga manu* les prénoms sacrés d'Angelo et de Pauline. Je parle de tous ces romanciers, bons, excellents, merveilleux, qui dépassent les histoires, les lieux et les personnages, et rejoignent Giono dans l'universel d'une création qui les fascine. Comme Stendhal a été pour Giono une école d'allégresse, de légèreté et de virtuosité, Giono est pour les écrivains contemporains le maître de l'invention et de la liberté. Chacun mesure par rapport à Giono son pouvoir de création, ou tout au moins pour les plus lucides la part de la mise en scène dans l'art d'inventer.

En fondant il y a quatre ans le Centre des Ecrivains du Sud – Jean Giono, j'ai voulu dégager Giono des interprétations régionalistes et des commentaires universitaires pour le mettre dans la perspective de la pure création. Qui peut mieux la définir que les créateurs eux-mêmes ? Plus de quarante écrivains sont venus. Tous ont évoqué Giono, ils se reconnaissent dans son miroir. Bien sûr, ils n'ont parlé que d'eux-mêmes, mais c'est justement cette parole sur la création que j'ai voulu surprendre, libérer et faire partager.

**Paule Constant.**